

LE MARIAGE DU COMPOSITEUR.

La soirée musicale tirait à sa fin ; presque tous les invités étaient partis, et Marthe, dans un coin, se demandait si son mari l'avait oubliée. Durand, en racontant l'histoire, ne se fit pas faute d'affirmer là, comme il l'avait fait ailleurs, que Saintis avait été sur le point de s'éloigner, et que soudainement il s'était écrié : — "Tiens, est-ce que je n'avais pas ma femme quand j'en suis entré ici ?" D'un même ton qu'un autre aurait dit : "Ma foi, j'allais m'en aller sans songer à mon parapluie tout neuf !" Mais Durand était si jeune et si facétieux, que ses histoires ne passaient pas toujours pour être très puritaines à l'endroit de la vérité.

Lors de son mariage, M. Saintis n'avait pas jugé nécessaire de changer d'appartement, ou sa manière de vivre, ou sa laide et dure cuisinière, ou quoi que ce soit. Ce qui était bon pour lui devait l'être pour la petite pensionnaire de province que sa mère lui avait choisie pour femme. De sorte que Marthe se trouva installée dans une maison de vieille construction sur l'île St-Louis, faisant face à une branche étroite de la rivière et ayant la Morgue en vue, à distance. L'endroit était solitaire et avait un aspect solennel. Le quartier même, faisant tout le long bordure aux maisons qui devaient être celles du temps de la Fronde, n'était traversé que d'une manière furtive par les habitants de ce vieux quartier, tout à fait démodé. L'inégal pavé de pierre était ouillé d'une sorte de boue noire et graisseuse ; quelques sombres boutiques, entrées assilés, pour le dernier repos, au vieux fer rouillé et autres débris dont le Paris moderne voudrait plus trafiquer. Quand Marthe était obligée de marcher le long de ces vieilles rues malpropres, elle tremblait comme si elle avait été dans un lieu de mauvais présages. Le quartier cependant se consolait quelquefois et il ne s'y trouvait ni vieilles boutiques, ni fer rouillé, ni bric-à-brac d'aucune sorte. La rivière roulait ses ondes chagrines, d'une façon rythmique ; on n'entendait d'autre bruit que les murmures du reste de la ville dans le lointain.

Le mari de Marthe lui avait expliqué que le calme dont jouissait l'endroit que nous avons essayé de décrire, lui était devenu une nécessité que l'appartement "be-glorifiait" de deux pièces superbes, — telles qu'on n'en trouverait pas dans les meilleurs quartiers de Paris, — spacieuses, avec de grandes poutres pour supporter le plafond ; chambres admirables quant à l'acoustique. C'est dans celles-ci qu'il avait placés ses trésors artistiques ; de riches et lourdes tapisseries, des armures, des objets de toutes sortes apportés de Rome où il avait passé quelques années comme "grand prix" des instruments de musique, anciens et modernes ; rangés avec soin dans les angles de ces vastes chambres ; des méthodes, des cahiers de musique étaient empilés les uns sur les autres ; des feuilles chargées de sonates gisaient éparées sur les chaises, les tables et les tapis ; le piano restait toujours ouvert ; tout un matériel servant à composer : encre, plumes et papier, était à la portée du musicien, pour que l'inspiration le trouvât prêt. Tel était le salon, bibliothèque, cabinet de travail, comme on voudra l'appeler ; des draperies en guise de portes, ouvraient sur des chambres à coucher également spacieuses ; de sorte que les mouvements du musicien, à l'heure de l'inspiration, avaient toute la liberté et tout l'espace voulus. Le reste de l'appartement était fort petit et incommode ; mais c'était de si peu d'importance, remarquait Camille

Tout dans cette nouvelle existence de Marthe lui semblait excessivement étrange. Elle s'était faite à certaines idées de propreté et d'ordre ; le caractère, sans dessus dessous et pourtant artistique de tout ce qui l'environnait, l'effarçait plus qu'il ne la scandalisait ; le besoin de mettre chaque chose à sa place l'obsédait et la faisait soupirer. Aussi bien, la liberté de sortir toute seule, sans demander la permission à sa tante, lui causait des alarmes ; elle était encore si timide, si petite fille en apparence, que les passants la regardaient comme si elle n'avait pas le droit de se promener ainsi seule. La vie se présentait à elle sous un aspect quelque peu étrange ; il lui semblait, de quelque manière, qu'elle n'était pas à sa place, surtout à ces fameux concerts, à ces soirées musicales auxquels son mari se